et dans certains pays que dans d'autres; ce qui peut provenir, d'une part, de plus de délicatesse du derme dans l'endroit piqué, et de l'autre, de la plus grande force de l'insecte qui pique. Il est des saisons, telles que l'été et le commencement de l'automne, où ces mouches sont si ardentes à piquer, que les chevaux vifs et irritables peuvent en devenir malades; elles les poursuivent et s'attachent sur eux. L'animal, quel qu'il soit, éprouve le tourment le plus grand lorsqu'un insecte de ce genre pénètre dans les narines, dans l'oreille ou dans le fourreau; les mouvements rapides, violents et continuels qu'il fait exécuter à diverses parties de son corps, sont la preuve des souffrances qu'il endure alors. Dans les près bas et les bois humides, où ces insectes sont en abondance, et où ils ont l'attaque très-vive quand il fait très-chaud, que le soleil luit ou que le temps est orageux, on doit tenir les animaux dans des écuries propres et bien aérées pendant les plus grandes chaleurs de la journée, et, avant de les mener au travail et à la pâture, les frotter avec des feuilles de rue et de noyer froissées, pour empêcher l'approche des mouches; le vinaigre, la sarriette, la coloquinte et tous les amers jouissent de la même propriété. Si, faute d'avoir pris cette précaution, une inflammation survient aux endroits piqués, on conseille le miel, l'ammoniaque, l'huile, etc. La seule application de l'eau très-froide, salée ou vinaigrée, peut suffire pour dissiper l'inflammation, et s'opposer à l'ulcération des parties lésées. On en fait des lotions fréquentes, on en imbibe des étoupes, qu'on emploie comme couvertures et qu'on a soin de mouiller souvent dans les premières vingt-quatre heures. Si l'on est à portée d'une rivière ou de toute autre masse d'eau, on fait bien d'y baigner souvent l'animal. Lorsque l'on soupçonne un insecte d'avoir pénétré dans l'oreille, le nez ou le fourreau, on y injecte une infusion tiède, légère, de plantes amères, ou de suie, ou de quelque substance huileuse; il en résulte ordinairement du bons effets.

HIPPOBROME s. m. (i-po-bro-me — du préf. *hippo*, et du gr. *bromos*, nourriture). Bot. Genre d'arbres résineux, rapporté avec doute à la famille des sapindacées, et dont l'espèce type croît au Cap de Bonne-Espérance.

HIPPOCAMPE s. m. (i-po-kan-pe — gr. *hippokampos*; de *hippos*, cheval, et *kampé*, chenille ou *kampos*, nom d'un poisson particulier). Mythol. Cheval marin, monstre moitié cheval, moitié poisson : *Amphitrite rase la surface des mers, portée soit par un* HIPPOCAMPE *ou par un dauphin, soit sur un char arrondi en forme de conque légère, et traîné par des mammifères ou des poissons aux formes bizarres.* (Val. Parisot.)

— Anat. *Grand hippocampe, petit hippocampe*, Eminences des ventricules du cerveau.

— Ichthyol. Poisson du genre syngnathe.

— **Encycl.** Ichthyol. On trouve sur les bords de la mer des poissons dont la forme est très-singulière, surtout quand ils sont morts et desséchés; ce sont les *hippocampes*, plus connus sous le nom vulgaire de *chevaux marins*. Ce genre ne renferme qu'un petit nombre d'espèces, dont une est abondante dans nos mers. L'*hippocampe*, long de 0m,25 environ, a un museau tubuleux, court, terminé par une bouche qui est fendue presque verticalement à son extrémité et dépourvue de dents; des yeux gros, ronds, saillants, argentés et brillants, surmontés de cinq excroissances barbues et cartilagineuses. La nuque présente deux petits évents. Le corps, comprimé latéralement et notablement plus élevé que la queue, est couvert d'écailles dont les jointures sont relevées en arêtes, avec leurs angles saillants en épines; il paraît ainsi environné de treize anneaux à sept pans. Sa couleur varie, suivant les localités et les individus, du verdâtre au vert foncé, au brun ou au noirâtre, avec des teintes livides plombées, marquées de petites raies ou de points blancs ou noirs. Le ventre, qui est très-proéminent, surtout chez les femelles, est moucheté de taches d'un blanc azuré. La queue, dont la teinte est plus foncée, est dépourvue de nageoires, mais armée de trois aiguillons de chaque côté; elle est comme renflée en forme d'un étui de trente à quarante anneaux à quatre pans, ordinairement indiqués par un tubercule garni le plus souvent d'une petite houppe.

Les excroissances qui se trouvent au-dessus des yeux sont plus développées chez certains individus, qui sont les mâles pour quelques auteurs, tandis, que pour d'autres, ils constituent une variété distincte. Ces appendices, qui simulent une sorte de crinière, la forme de la tête, la courbe ou encolure du dos, qui devient plus marquée après la mort, la nageoire dorsale, qui figure une selle, tout cela fait ressembler la partie antérieure de ce poisson à un cheval; tandis que la queue, annelée et se recourbant par la dessiccation, rappelle l'apparence d'une chenille. Telle est l'origine du nom d'*hippocampe*, qui, par une association assez bizarre de mots, signifie *cheval-chenille*.

D'après M. Cloquet, l'*hippocampe* a une vésicule aérienne assez grande; un canal intestinal presque sans sinuosités; un estomac ample; un foie allongé, étroit et d'un jaune pâle. Les *hippocampes* sont du petit nombre des poissons vivipares; les œufs glissent dans une sorte de poche formée par un boursoufflement de la peau, et placée sous le ventre ou sous la base de la queue, suivant les espèces; cette poche se fend après l'éclosion des œufs, pour laisser sortir les petits.

L'espèce que nous venons de décrire se trouve dans presque toutes les mers du globe; elle vit de vers marins, de crustacés, d'œufs de poissons; la petitesse de sa bouche et la manque d'armes à ses mâchoires ne lui permettent pas d'attaquer une grosse proie et notamment les autres poissons, bien que quelques auteurs aient prétendu que les gros *hippocampes* mangent les petits. Cet animal nage très-lentement, et son mode de progression rappelle un peu celui des anguilles; comme on sait qu'il approche des mouches; le vinaigre, la sarriette, la coloquinte et tous les amers jouissent de la même propriété. Si, faute d'avoir pris cette précaution, une inflammation survient aux endroits piqués, on conseille le miel, l'ammoniaque, l'huile, etc. La seule application de l'eau très-froide, salée ou vinaigrée, peut suffire pour dissiper l'inflammation, et s'opposer à l'ulcération des parties lésées. On en fait des lotions fréquentes, on en imbibe des étoupes, qu'on emploie comme couvertures et qu'on a soin de mouiller souvent dans les premières vingt-quatre heures. Si l'on est à portée d'une rivière ou de toute autre masse d'eau, on fait bien d'y baigner souvent l'animal. Lorsque l'on soupçonne un insecte d'avoir pénétré dans l'oreille, le nez ou le fourreau, on y injecte une infusion tiède, légère, de plantes amères, ou de suie, ou de quelque substance huileuse; il en résulte ordinairement de bons effets.

HIPPOCRATE s. m. (i-po-kra-te — nom du dieu de la médecine). Par plaisant. Médecin : *Mes amis, aussi pauvres que moi, me traitaient de médecin et de médecin; les mauvaises fées m'étaient attendre cette bande de gueux à la porte.* (Chateaub.)

HIPPOCRATE, tyran de Géla, mort en 491 avant J.-C. Il succéda à son frère Cléandre en 498, s'empara de Callipolis, de Naxos, de Léontium, battit les Syracusains, qui, pour obtenir la paix, lui cédèrent Camarine, et mourut en faisant le siége d'Hyblæ.

HIPPOCRATE, illustre médecin grec, fondateur de la plus ancienne et de la plus célèbre école médicale, né à Cos en 460 av. J.-C., mort vers 380. On aimerait à avoir des données certaines sur la vie et les travaux de ce génie puissant, créateur d'un art qui, avant lui, tâtonnait en pleines ténèbres; on voudrait le suivre dans ses voyages, dans les longues et patientes recherches d'où il a tiré tant d'observations profitables à l'humanité; mais les Grecs, avec leur imagination ordinaire, se sont plu à défigurer sa biographie, sous prétexte de l'embellir; ils l'ont environnée de légendes et de fables souvent absurdes; ils en ont fait un texte propre aux amplifications d'école, de sorte que, à part un petit nombre de faits, tout ce qu'ils racontent de lui est faux ou douteux.

La source à laquelle ont puisé tous les auteurs anciens est une *Vie d'Hippocrate* par un anonyme, *d'après Soranus*, probablement Soranus d'Éphèse, auteur d'un ouvrage sur les *Vies*, les *Sectes* et les *Ouvrages des médecins*. C'est d'après cet écrit que Suidas et le moine byzantin Tzetzès ont composé leurs biographies tout à fait romanesques, encore enjolivées par les médecins arabes; nous allons le résumer, en y ajoutant ce que l'on peut tirer des autres sources.

Dans les idées des Grecs, il était impossible qu'un homme d'un aussi grand génie fût un simple mortel; aussi le font-ils descendre d'Esculape par son père et d'Hercule par sa mère. Parmi ses ancêtres, on compte quelques rois et trois médecins célèbres : Prodicus de Cos, son aïeul; Hippocrate Ier, son grand-père, et Héraclide, son père, qui lui enseigna les premiers éléments des sciences. Jeune encore, il quitta sa patrie pour voyager, se rendit à la cour de Perdiccas II, roi de Macédoine, qu'il guérit d'un mal ordinairement assez ténace, le mal d'amour; puis il fut appelé de ce royaume en Illyrie pour arrêter les ravages de la peste; il était donc déjà célèbre. Prévoyant que la fièvre allait également ravager la Grèce, il préféra être utile à son pays, parcourut la Béotie, la Phocide, la Thessalie et séjourna longtemps à Athènes, où, en effet, la peste était survenue. Il en arrêta les progrès en faisant allumer dans les rues et sur les places d'immenses bûchers. Toutefois, les historiens grecs, Thucydide en tête, ne font aucune mention d'Hippocrate dans les narrations qu'ils nous ont laissées de la fameuse peste d'Athènes. Mais on a une excellente preuve de son séjour dans la grande cité hellénique et de la réputation qu'il s'y acquit dans un dialogue de Platon, *Ménon* : Socrate, que fait parler l'illustre philosophe, le désigne à l'admiration de ses contemporains et le met sur la même ligne que les plus grands artistes grecs, Phidias et Polyclète. C'est à cette époque que la légende place l'offre que lui envoya faire par ambassadeurs le roi de Perse, Artaxerxès, des plus riches présents, pour l'attirer à sa cour; le refus d'Hippocrate a été immortalisé par les arts et la poésie.

L'illustre médecin continua ses voyages à travers la Grèce et l'Asie Mineure, jusqu'à ce que, d'après Platon, source beaucoup plus sûre que l'anonyme et Suidas, qu'il était de ces médecins-professeurs, appelés *périodeutes*, qui parcouraient les villes, durant des cours dont l'entrée était fixée à un très-haut prix et qui n'en étaient pas moins suivis par un grand nombre de disciples. On trouve en effet à cette époque, qu'il fonda et dirigea à Pella, à Olynthe, à Acanthe, trois villes de Macédoine où il fit des observations médicales dignes d'être consignées dans ses *Traités*; en Thrace, à Datus et à Abdère, dont les habitants le prièrent plus tard, suivant la légende, de guérir la folie de Démocrite. Hippocrate eut, en effet, dans sa vieillesse, une entrevue avec Démocrite; mais, bien loin de le traiter comme fou, il le tint pour un profond philosophe. Il visita également l'île de Thasos, le Pont et les Palus-Méotides; les auteurs arabes le font, sans preuves, aller à Damas. C'est par ces voyages, qui lui donnèrent une sorte d'ubiquité, qu'il fonda et dirigea la fameuse école de médecine qui lui survécut et dont les membres s'abritèrent sous l'autorité de son nom et de ses principes. Après toutes ces pérégrinations, sur lesquelles on n'a que des renseignements vagues, il revint en Thessalie, à Larisse, où il mourut dans un âge fort avancé. L'auteur du *Serment* que nous avons assure avoir vu son tombeau, entre Larisse et Gyrtone; son épitaphe, en quatre vers, est consignée dans l'*Anthologie*. Les progrès de sa vie se renouvelèrent après sa mort : sur son tombeau il y eut longtemps un essaim d'abeilles dont le miel guérissait les aphthes; voilà du moins ce qu'il plaît à l'anonyme de nous raconter. Les Athéniens lui érigèrent une statue en fer, avec cette inscription : *A Hippocrate, notre sauveur et notre bienfaiteur.* M. Daremberg a prouvé que l'on possédait une effigie à peu près authentique du prince de la médecine, dans un beau marbre du musée de Naples précédemment étiqueté : *Un philosophe;* cette statue reproduit le type consacré par la tradition.

Le type iconographie a porté un critique, M. J.-B. Boulet (*Thèse*, 1804), à nier l'existence même d'Hippocrate; il a prétendu prouver que c'était une espèce de mythe, destiné à personnifier la médecine, et que ses écrits représentent le travail de plusieurs générations. Cette dernière assertion est exacte, car les élèves ont considérablement ajouté à l'œuvre du maître; mais il avait lui-même énormément produit, et quant à son existence, elle est mise hors de doute par le témoignage de Platon, son contemporain. Les Grecs d'aucune époque n'ont élevé de doutes à cet égard; loin de là, un médecin alexandrin, Andréas, qui vivait sous Ptolémée Philopator, a cité avec autant de patience que d'érudition les auteurs qui, dans les différentes recherches d'où il a tiré tant d'observations profitables à l'humanité; mais il ne faut pas oublier que, dans les époques où ces observations furent faites, on ne connaissait pas les ressources que nous offre aujourd'hui l'anatomie pathologique, et que, par conséquent, on ne pouvait arriver à la connaissance de la nature et de la cause de la plupart des maladies; si elles gagnaient du terrain, il se bornait à en suivre la marche. Cette doctrine, qui a encore des partisans, est abandonnée dans bien des cas, où l'on a reconnu l'utilité de combattre activement l'invasion de la maladie. D'après, à l'école d'Hippocrate, opposée à la science trompeuse de

Quant à ses connaissances dans les différentes branches de la médecine, le docteur Saucerotte les résume de la manière suivante : « L'anatomie et la physiologie sont à l'état d'enfance; il se bornait à en suivre la marche, jour par jour qu'il n'avait pas disséqué. L'ostéologie est la seule partie sur laquelle il ait eu des notions exactes; il a dû étudier le squelette humain sur celui de Nasso. Il le traite en très-confus; la distinction de deux ordres de vaisseaux n'est pas même très-claire; c'est de Erasistrate et de Galien que nous tenons tout ce qui ne contiennent que de l'air. Le cerveau est une glande spongieuse, qui attire toutes les humidités du corps, pour les répandre ensuite sur tous les organes; les nerfs sont confondus par lui avec les parties blanches, ligaments et tendons. Les humeurs principales sont au nombre de quatre : le sang, la bile, la pituite et l'atrabile; il paraît, dans plusieurs écrits, faire dépendre la santé de l'équilibre des humeurs ou de leur qualité. Voilà, si l'on y ajoute quelques idées plus ou moins justes sur la nutrition, les sécrétions, les sympathies, quelle est l'anatomie et la physiologie d'Hippocrate. » Dans sa thérapeutique, la diète jouait un grand rôle, quoique, par une erreur singulière, il accordât du vin à ses malades et les obligeât de se nourrir, dans les premiers jours de la fièvre, pour se donner des forces dans la lutte qui allait s'engager. Cette idée de lutte, que nous avons exposée plus haut, obscurcissait son jugement. Les moyens par lesquels il prescrivait de venir en aide à la maladie étaient : la saignée, qu'il poussait jusqu'à la défaillance, les vomissements provoqués, les purgatifs, les lavements, les bains, les topiques extérieurs. Il employait fréquemment le feu, notamment dans la phthisie pulmonaire, et l'on a prétendu que son espèce de mythe, destiné à personnifier la médecine, et que ses écrits représentent le travail de plusieurs générations. Cette dernière assertion est exacte, car les élèves ont considérablement ajouté à l'œuvre du maître; mais il avait lui-même énormément produit, et quant à son existence, elle est mise hors de doute par le témoignage de Platon, son contemporain. Les Grecs d'aucune époque n'ont élevé de doutes à cet égard; loin de là, un médecin alexandrin, Andréas, qui vivait sous Ptolémée Philopator, a cité avec autant de patience que d'érudition les auteurs qui, dans les différentes recherches d'où il a tiré tant d'observations profitables à l'humanité; mais il ne faut pas oublier que, dans les époques où ces observations furent faites, on ne connaissait pas les ressources que nous offre aujourd'hui l'anatomie pathologique, et que, par conséquent, on ne pouvait arriver à la connaissance de la nature et de la cause de la plupart des maladies; si elles gagnaient du terrain, il se bornait à en suivre la marche. Cette doctrine, qui a encore des partisans, est abandonnée dans bien des cas, où l'on a reconnu l'utilité de combattre activement l'invasion de la maladie. On prétend qu'il fut chassé d'une école pythagoricienne à laquelle il était attaché, pour avoir donné des leçons à prix d'argent. Hippocrate acquit une grande réputation. Il écrivit des traités de gynécologie, de chirurgie, de médecine, de diététique, etc., etc. Nous ne donnons ici que les plus remarquables traités de chaque série.

La plus ancienne édition des œuvres complètes d'Hippocrate est en latin (Rome, 1525, in-fol.); une édition grecque a été faite par Calvus, sur les manuscrits du Vatican. Les Aldes imprimaient l'année suivante le texte grec (Venise, 1526, in-fol.), sur d'autres manuscrits. Mercurialidonna, en 1588, une excellente édition grecque et latine, qui fut dépassée encore par celle de Foës (Francfort, 1588, in-fol.); c'est à lui que nous devons l'ordre adopté à Hippocrate et la source de toutes les éditions subséquentes, qui ont été très-nombreuses. Des traductions en ont été faites dans toutes les langues. Nous ne citerons que celle de Littré : *Œuvres complètes d'Hippocrate*, traduction française, avec le texte grec en regard (Paris, 1839-1853, 8 vol. in-8). Parmi les éditions partielles, celle de M. de Mercy mérite une mention; elle comprend trente-deux traités d'Hippocrate en 15 vol. in-12 (Paris, 1811-1832).

A consulter : Baldinger, *De lectione Hippocratis, etc.* (Iena, 1768, in-4°); Fischer, *Dissertatio de Hippocrate, etc.* (Cobourg, 1777, in-4°); Jacobi et Bœhmer, *Philosophiæ hippocraticæ specimen* (Leipzig, 1797, in-4°); Lubanis, *Hippocrates, Asklepiades und Celsus, System der Medizin dargestellt*, et aussi *le Système der Aerzte von Hippocrates bis auf Brown* (Dresde, 1818, in-8°); Barbarin, *Le Aertzeseinttel des Hippocrates* (Heidelberg, 1824, in-8°); Oettinger, *Hippocratis vita, philosophia et ars medica* (Berlin, 1835, in-8°); Degen, *De ratione medicinæ Hippocraticæ* (Leipzig, 1839, in-4°); Littré, *Preface de son édition des œuvres complètes* (Paris, 1839-1853).

Hippocrate refusant les présents d'Artaxerxès. Ce tableau est un des plus beaux de l'école moderne. Girodet le peignit à Rome, en 1792, pour M. Trioson, son tuteur, qui exerçait la médecine. Hippocrate, assis près d'une console antique, détourne la tête et repousse de la main gauche les richesses que jettent à ses pieds les envoyés du grand roi. « La vaine, la jalouse des expressions, l'exactitude des costumes, le bel arrangement des draperies, la sage disposition des groupes et de l'ensemble, tout, dans cet ouvrage, dit Landon, mérite les plus grands éloges. Ce qu'il faut particulièrement admirer, c'est l'effet que l'artiste a su tirer des robes blanches des envoyés perses : cet effet, si facile, si naturel et piquant, prouve une entente parfaite de la couleur; aussi ce chef-d'œuvre ne doit pas moins d'honneur à l'école moderne que le rapport du coloris que sous celui du dessin. On ne saurait trop louer l'expression du jeune homme qui verse des larmes en pensant que l'on dirait empruntées de son père celui qu'il peut seul le guérir. » Cette figure est, au reste, une critique de la pensée qui a présidé à cette composition, et, bien que la plupart de nos doctes médecins tiennent à honneur d'avoir dans leur cabinet la belle gravure, si populaire, qu'en a faite Massard, il n'en est aucun qui voulût imiter le citoyen de Cos dans son étroit et barbare patriotisme. On remarquera que Girodet s'est placé lui-même dans le groupe, derrière Hippocrate. M. Trioson a légué cette belle toile à l'École de médecine, qui la possède encore.

HIPPOCRATE, général athénien mort en 424 av. J.-C. A l'appel du parti démocratique de Mégare, il marcha, avec son collègue Démosthène, sur cette ville, dont il ne put s'emparer, et se retira à Corinthe, puis envahit la Béotie et prit Délium, pendant que Démosthène attaquait le port de Siphès. Bientôt après, attaqué par toutes les forces de la Béotie, Hippocrate fut complétement battu près de Délium et périt en combattant.

HIPPOCRATE, général syracusain, mort en 212 av. J.-C. Banni de Syracuse, il alla chercher un refuge à Carthage, puis revint dans sa ville natale avec son frère Epicyde, après la bataille de Cannes, et y prit la direction du parti carthaginois. Lorsque les Romains vinrent assiéger Syracuse, Hippocrate défendit héroïquement cette ville, puis, laissant le commandement à son frère, parvint à rejoindre Himilcon, qu'il amena avec son armée au secours de Syracusains. Il tenta vainement, avec ce général, de forcer la ligne des assiégeants, et mourut bientôt après de la peste.

HIPPOCRATE, vétérinaire grec, qui vivait, croit-on, dans le IVe siècle de notre ère. Il reste plusieurs fragments de ses ouvrages, fragments qui contiennent, pour la plupart, des recettes de remèdes ou des descriptions superficielles de maladies. Ils ont été insérés dans divers recueils et publiés séparément par Valentini, sous le titre *Hippocratous ippiatrica* (Rome, 1814, in-8°).

HIPPOCRATE DE CHIOS, géomètre grec. Il vivait au Ve siècle avant notre ère. S'étant à peu près ruiné en faisant le négoce, il se rendit à Athènes, y suivit les leçons des philosophes et des savants, fit de rapides progrès dans la géométrie et dans les mathématiques, et put bientôt se livrer lui-même à l'enseignement. On prétend qu'il fut chassé d'une école pythagoricienne à laquelle il était attaché, pour avoir donné des leçons à prix d'argent. Hippocrate acquit une grande réputation. Il écrivit des éléments de géométrie, et il est principalement connu par la quadrature de ses lunules (v. CARRÉE). C'est lui qui, le premier, ramena le problème de la duplication du cube à celui de l'insertion de deux moyennes proportionnelles entre des longueurs données. Montucla a donné une analyse des découvertes de ce géomètre dans son *Histoire des mathématiques*.

HIPPOCRATÉACÉ, ÉE adj. (i-po-kra-té-a-sé — rad. *hippocratée*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'hippocratée.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre hippocratée : *Les* HIPPOCRATÉACÉES *croissent dans toute la zone intertropicale.* (De Jussieu.)

— **Encycl.** La famille des *hippocratéacées* renferme des arbres et des arbrisseaux grimpants, à feuilles opposées, simples, entières ou dentées, coriaces, accompagnées de petites stipules caduques. Les fleurs, régulières, petites, peu apparentes, sont disposées en grappes corymbiformes ou en panicules axillaires. Elles présentent un calice à cinq sépales soudés à la base, persistants; une corolle à cinq pétales alternant avec les sépales; trois étamines, à filets grêles et distincts au sommet, élargis et soudés à la base avec un disque hypogyne, en une sorte de godet; un ovaire libre, trigone, à trois loges pluriovulées, surmonté d'un style simple, terminé par un stigmate entier ou trilobé. Le fruit est une capsule ou une baie trigone, ordinairement à trois loges, renfermant souvent une ou plusieurs graines à cotylédons volumineux et dépourvues d'albumen.

Cette famille, qui a des affinités avec les célastrinées, les sorindées et les malpighiacées, comprend les genres *hippocratée*, *tontelée*, *salacie* et *lacépédée*, auxquels plusieurs auteurs ajoutent le genre *calypso*. Les *hippocratéacées* croissent dans toute la zone intertropicale, mais plus abondamment en Amérique qu'ailleurs. Plusieurs espèces fournissent des fruits ou des graines comestibles. On cultive dans nos serres un certain nombre *d'hippocratéacées*.

HIPPOCRATÉE s. f. (i-po-kra-té — du nom d'*Hippocrate*). Bot. Genre type de la famille des hippocratéacées.

HIPPOCRATIES s. f. pl. (i-po-kra-si — gr. *hippokratia*; de *hippos*, cheval, et *kratès*, maître). Antiq. gr. Fête que les Athéniens célébraient en l'honneur de Neptune.

HIPPOCRATIQUE adj. (i-po-kra-ti-ke). Qui a rapport à Hippocrate ou à son système : *Médecine* HIPPOCRATIQUE.

— *Face hippocratique*, Expression particulière que prend le visage d'un moribond, et qu'Hippocrate a, le premier, décrite avec exactitude.

HIPPOCRATISME s. m. (i-po-kra-ti-sme). Médecine fondée sur les principes d'Hippocrate.

HIPPOCRATISTE s. m. (i-po-kra-ti-ste). Partisan du système d'Hippocrate : *Les* HIPPOCRATISTES *et les galénistes.*

HIPPOCRÈNE s. f. (i-po-krè-ne — nom mythol.). Moll. Genre de mollusques gastéropodes, formé aux dépens des rostellaires, et comprenant les espèces dont la coquille a la bord droit très-dilaté. || Genre d'acalèphes, formé aux dépens des géryonies.

HIPPOCRÈNE (*hippon krénê*, Fontaine du cheval), fontaine célèbre qui jaillissait des flancs de l'Hélicon, presque au pied de la montagne. Elle fut ainsi appelée, soit, comme le veut Strabon, parce que Pégase s'y désaltérait lorsque Bellérophon le saisit; soit, d'après l'opinion de Pausanias, parce que ce cheval fameux la fit jaillir d'un coup de pied au moment où il prenait son essor vers le ciel, ou, suivant d'autres auteurs, lorsqu'il voulut comprimer la montagne qui, lors de la lutte des Muses et des Piérides, grandissait sans cesse en écoutant leurs accords mélodieux. Hésiode raconte que les pieds délicats des Muses s'agitent en cadence autour de cette fontaine, et que la fraîcheur de leur teint se ranime dans ses flots azurés. L'Hippocrène leur était consacrée, et ses eaux avaient la vertu de faire naître l'inspiration. De là sont venues ces expressions si fréquentes chez les écrivains et surtout chez les poètes : *Fréquenter les bords de l'Hippocrène, boire les eaux de l'Hippocrène, etc.*

Telle était de Phébus la vertu souveraine,
Tandis qu'il *fréquentait les bords de l'Hippocrène*
Et les sacrés vallons ;
Mais ce n'est plus le temps, depuis que l'avarice,
Le mensonge flatteur, l'orgueil et la caprice
Sont nos seuls Apollons.

J.-B. ROUSSEAU.

Je fréquentais alors *les sources d'Hippocrène*,
D'où, selon mes désirs, les vers coulaient sans peine.

CAMPISTRON.

Boileau, étant allé prendre les eaux à Bourbonne-les-Bains, s'y vit assailli par un poète médiocre, qui voulut à toute force lui lire des vers de sa façon. Le satirique décocha cette épigramme contre la fontaine :

Oui, vous pouvez chasser l'humeur apoplectique,
Rendre le mouvement au corps paralytique,
Et guérir tous les maux les plus invétérés ;
Mais quand je lis ces vers, par votre onde inspirés,
Il me paraît, admirable fontaine,
Que vous n'êtes jamais *la vertu d'Hippocrène.*

Demoustier, dans ses *Lettres à Émilie*, s'est moqué assez agréablement des mauvais poètes en appelant l'Hippocrène :

Cette poétique fontaine,
Dont quelques écrivains badauds
Se vantent de boire les eaux
En buvant les eaux de la Seine.

Donnons maintenant quelques exemples en prose :

« Je sais ce qui a le plus nui à La Motte : il prenait assez souvent ses idées dans des sources assez éloignées de celles de l'*Hippocrène*, dans un fond peu connu de réflexions fines et délicates, quoique solides; en un mot, car je ne veux rien dissimuler, dans la métaphysique, même dans la philosophie. »

FONTENELLE.

« Adieu. Malgré tous ces orages, j'aime les beaux-arts plus que jamais. Les serpents que je rencontre aux bords de l'*Hippocrène* ne m'empêchent point de boire. »

VOLTAIRE.

HIPPOCRÉNIDE s. f. (i-po-kré-ni-de). Mythol. Nom donné quelquefois aux Muses, parce que l'Hippocrène leur était consacrée.

HIPPOCRÉPIDE s. f. (i-po-kré-pi-de — du préf. *hippo*, et du gr. *krepis*, chaussure). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des hédisarées, qui habite les bords du bassin méditerranéen.

— **Encycl.** Les *hippocrépides* sont des plantes à feuilles imparipennées, à fleurs jaunes, en ombelles, sur des pédoncules axillaires. Le fruit qui leur succède est une gousse oblongue, comprimée, membraneuse, plus ou moins courbée, composée de plusieurs articles monospermes et échancrés en forme de fer à cheval. La plupart de ces plantes croissent dans le midi de l'Europe; l'*hippocrépide* chevelue se trouve même aux environs de Paris. Les *hippocrépides* ont une saveur amère; elles ont été réputées en médecine comme astringentes, stomachiques, vulnéraires et alexitères. Les moutons broutent ces plantes avec avidité.

HIPPODAMIE s. f. (i-po-da-mî — nom mythol.). Entom. Genre d'insectes coléoptères trimeres, de la tribu des coccinelles, comprenant une douzaine d'espèces, réparties par moitié entre l'Europe et l'Asie d'une part, le nouveau continent de l'autre.

HIPPODAMIE, fille d'Œnomaüs, roi d'Élide, célèbre dans les légendes grecques par sa beauté. L'oracle ayant annoncé à son père qu'il périrait le jour où il marierait Hippodamie, Œnomaüs, qui avait promis de la donner pour épouse à celui qui le surpasserait à la course des chars, l'obligeait à se placer sur le char des prétendants, afin que, préoccupés par sa présence et par ses attraits, ils négligeassent de bien tenir les rênes. Treize concurrents successifs furent vaincus à l'aide de ce stratagème et massacrés par le vainqueur. Mais Pélops, fils de Tantale, parvint à surmonter tous les obstacles et remporta le prix. Œnomaüs se tua de désespoir, laissant au vainqueur, suivant la prédiction de l'oracle, sa fille Hippodamie et son royaume, qui, dès lors, s'appela Péloponèse. Hippodamie eut de Pélops quatre fils et de filles. S'étant attiré la colère de son époux par la part qu'elle prit au meurtre de Chrysippe, elle s'enfuit dans l'Argolide, où elle mourut. Une statue d'airain fut érigée en son honneur à Olympie.

Hippodamie, tragédie lyrique en cinq actes, paroles de Roy, musique de Campra, représentée à l'Opéra le 6 mars 1708. Cet ouvrage n'eut pas le succès d'*Hésione*, du même auteur. Le sujet de la pièce ne manquait pourtant pas d'originalité. Au premier acte, le théâtre représentait une campagne plantée de cyprès et de lauriers, entre lesquels on voyait des urnes d'or où étaient enfermées les cendres des amants d'Hippodamie qui avaient péri en combattant pour l'épouser. A la bizarrerie du sujet, Campra ajouta l'inconvénient de trop multiplier dans sa partition les airs de basse. Les rôles principaux du roi d'Elide et de Pélops étaient chantés par Hardouin et Thévenard, deux basses. Nous signalerons dans l'acte premier l'air de la Corinthienne (Mlle Poussin) : *Charmant soinqueur, dissipe nos alarmes*, et celui de Pélops : *Amants dont nous plaignons le sort*; dans l'acte troisième, un petit chœur en rondeau assez joli : *L'amour veut sans cesse troubler les sacrifices*; au quatrième, l'air d'Hippodamie (Mlle Journet) : *Tristes appas, funestes charmes*; le chœur des peuples : *Chantons le plus grand des sansgueurs*, et dans le cinquième, la chaconne finale.

HIPPODAMIE, fille d'Anchise. Elle se fit remarquer par sa beauté, son esprit et son adresse, et devint la femme d'Alcathoüs.

HIPPODAMIE, femme de Minès, roi de Lyrnesse. Achille, ayant tué Minès, fit à l'Hippodamie son esclave, puis sa maîtresse favorite. Bientôt après, Agamemnon l'enleva à Achille qui, dans son irritation, s'enferma dans sa tente et refusa de combattre contre les Troyens. Hippodamie est désignée dans Homère sous le nom de Briséis.

HIPPODAMIE, fille d'Adraste, roi d'Argos, et femme de Pirithoüs. V. DRIDAMIE.

HIPPODAMOS DE MILET, philosophe et architecte grec du Ve siècle av. J.-C. On ne connaît aucune particularité de sa vie privée ni même l'époque exacte où il vécut. On lui attribue la construction de plusieurs villes tout entières, et notamment celle du Pirée, qui servait de port à Athènes. Elle existait déjà du temps de Thémistocle, mais Hippodamos la rebâtit sur un plan nouveau et sous la direction de Périclès. Il substitua à des rues étroites, sales et tortueuses, de larges rues droites et se coupant à angle droit. Lorsque les Athéniens fondèrent leur colonie de Thurium, Hippodamos fut encore celui qu'ils choisirent pour construire la cité nouvelle. D'après un opinion fort contestée, on lui devrait aussi la construction de la ville de Rhodes. Aristote et Stobée nous ont conservé le plan fait par lui d'une république idéale, plan auquel l'abbé Barthélemy a consacré plusieurs emprunts. La cité idéale d'Hippodamos contient dix mille citoyens rangés en trois classes : les artisans, les laboureurs et les guerriers. Son territoire est divisé aussi en trois parties : une sacrée, pour subvenir aux besoins du culte; la seconde nationale, c'est-à-dire destinée à l'entretien des guerriers; la troisième est abandonnée aux simples citoyens. L'auteur crée une magistrature suprême, pour réformer les jugements injustes prononcés par les tribunaux ordinaires. Il accorde une gratification aux individus qui se signaleront par quelque découverte utile. Les enfants des guerriers morts au service de la cité sont nourris par elle. Les fonctions publiques s'obtiennent à l'élection, à laquelle participent les citoyens des trois ordres.

HIPPODION s. m. (i-po-di-on — dimin. du gr. *hippos*, cheval). Bot. Syn. de DIDYMOCHÈNE.

HIPPODROME s. m. (i-po-dro-me — du gr. *hippos*, cheval; *dromos*, course). Antiq. Lieu disposé pour la course des chars et des chevaux : *Le plus ancien* HIPPODROME *de la Grèce était celui d'Olympie, en Élide, dont la tradition rapportait l'origine à Hercule. Il y avait à Constantinople un* HIPPODROME *dont l'étendue était sept fois celle du Champ de Mars à Paris.* (Baissier.) Terrain orné de plantations d'arbres, que les riches Romains faisaient disposer dans leurs villas et leurs jardins, pour les exercices d'équitation. || Nom du septième mois de l'année béotienne, correspondant au mois hécatombéon des Athéniens.

— Turf. Champ de course : *Hippodrome de Vincennes, de Longchamps, de Chantilly. L'*HIPPODROME *de Curragh, en Irlande, est le plus bel* HIPPODROME *du monde. Les plus célèbres* HIPPODROMES *de l'Angleterre sont ceux de New-Market et d'Epsom.*

— Théâtre. Lieu public où se font des exercices équestres.

— **Encycl.** L'établissement des *hippodromes* remonte aux temps héroïques de la Grèce; Homère en fait mention, mais ceux dont il parle n'étaient que des *hippodromes* d'occasion. Lorsque les jeux devinrent une institution, des lices spéciales furent créées, et quelques-unes d'entre elles acquirent une immense renommée; il nous suffit d'indiquer ici les Jeux Olympiques, Néméens, Pythiques, Isthmiques, et d'y renvoyer. Comme *hippodromes*, ces lices se ressemblaient toutes; elles figuraient un carré long, précédé d'une sorte de vestibule où se tenaient les chevaux et les chars avant que le départ fût ordonné. L'*hippodrome* d'Olympie avait quatre stades de longueur et un stade de largeur; c'était

la dimension ordinaire. Au bout de la lice se dressait un terre-plein surmonté d'une borne. Cette borne, qualifiée de dangereuse, était le principal obstacle et la cause de nombreux accidents. Il fallait la tourner, afin de revenir au point de départ, et elle était placée de telle sorte, que derrière se trouvait un espace étroit où un seul char pouvait passer. Malheur à l'auriga imprudent qui ne savait pas modérer à temps l'ardeur des coursiers et les diriger d'une main ferme; son char venait heurter la borne fatale qui le mettait en pièces. Pour éviter ces débris, les attelages qui suivaient avaient la ressource de se réfugier sur le talus en pente douce qui regnait autour du terre-plein. Ils attendaient là que la voie fût devenue libre pour faire à leur tour l'évolution prescrite. Un autre obstacle consistait dans le *taraxippos* (effraye-chevaux), sorte d'épouvantail qui était toujours placé à l'un des tournants, et dont le nom même indique le but. Le peuple ignorant faisait de cet obstacle une divinité, et quelques commentateurs se sont extênués à retrouver la généalogie et la filiation du dieu Taraxippos. Les juges étaient placés dans une tribune, en face du point d'arrivée; les spectateurs s'étageaient tout le long de l'arène.

Les Romains, qui avaient déjà des cirques, empruntèrent aux Grecs leur goût pour les courses. Après les *hippodromes* romains, on eut ceux de Byzance. La ville de Constantin au possédait deux qui étaient d'une magnificence exceptionnelle. L'un, bâti par Théodose, fut démoli par Irène. L'autre, commencé par Septime Sévère, fut achevé par Constantin. Les Byzantins, déchus de la grandeur passée, oublièrent dans les *hippodromes* les exploits épiques de leurs aïeux et les luttes d'Agora. Une aristocratie sanguinaire et frivole donnait aux joutes de l'arène un intérêt factice que stimulaient la vanité et le jeu. Les partis rivaux des *bleus* et des *verts* lutaient de magnificence et remplaçaient le sable de la lice par une poudre d'azur ou de vermillon. Ces beaux jours s'éteignirent, et pendant de longs siècles l'Europe ne connut d'autres *hippodromes* que les champs de bataille.

Les *plus célèbres hippodromes* d'Angleterre sont ceux d'Epsess de New-Market. Celui d'Epsom, situé au milieu de landes incultes, montre l'intelligence qui a présidé au choix de son emplacement. Tous les printemps, au printemps, le fameux Derby, et à l'automne les non moins célèbres *Oak's stakes*. L'*hippodrome* de New-Market mérite une mention spéciale; nous l'emprunterons à un article du *Journal des haras*. « Le terrain de New-Market est admirablement approprié à sa destination actuelle; c'est un sol pour ainsi dire élastique, sur lequel, grâce au travail souterrain des insectes qui le rongent sans le détruire, le sabot du cheval rebondit, comme la balle sur la raquette du joueur. Le duc de Portsland et lord Lowther ont encore amélioré cet excellent terrain, en faisant brûler les mousses qui le couvraient en partie, en y parquant des moutons et en détruisant les restes des vieilles routes qui le traversaient, mais surtout en adaptant à toutes les variétés des vantes sont consignées dans le *Traité des courses au trot*. « La première chose à faire, quand on veut établir un *hippodrome*, est de choisir un terrain sec ou qui puisse facilement le devenir avec quelques travaux. Il n'est pas nécessaire que le terrain soit parfaitement horizontal; quelques légères buttes à monter et à descendre donnent un aucun inconvénient, pourvu cependant qu'elles ne se trouvent pas dans les tournants et que l'arrivée et le départ n'aient pas lieu dans une descente. Il faut avoir soin d'éviter les sols pierreux, surtout ceux qui se composent de gros galets qu'il est impossible d'extraire de la surface du sol; il faut éviter aussi ces terrains trop gras, qui nourrissent une herbe épaisse et succulente : s'il vient à pleuvoir, la piste, pour peu qu'elle soit un peu battue, se détrempe facilement et n'offre qu'un sol bouéux, où il devient impossible aux chevaux de courir. Autre inconvénient encore : rien n'est glissant comme cette herbe épaisse et grasse, et un quart des accidents qui sont le résultat des courses viennent d'écarts ou de faux pas occasionnés par des glissades. La convenable pour un *hippodrome* est un terrain maigre, légèrement sablonneux, recouvert d'un petit gazon fin et rabougri, assez épais pour donner de l'homogénéité à la surface de la terre et offrir un tapis moelleux au pied du cheval, et pas assez pour amortir sa réaction ou ne lui offrir qu'un appui incertain et glissant. De pareils terrains sont bien difficiles à trouver naturellement; la plupart du temps, il faut que l'art et le travail viennent au secours de la nature, et c'est surtout là qu'il faut apporter du soin et une attention raisonnée. » Il n'y a rien à ajouter à ces lignes. Les prescriptions qu'elles renferment sont aujourd'hui généralement adoptées.

Les plus célèbres *hippodromes* d'Angleterre sont ceux d'Epsess de New-Market. Celui d'Epsom, situe au milieu de landes incultes, montre l'intelligence qui a présidé au choix de son emplacement. Tous les printemps, au printemps, le fameux Derby, et à l'automne les non moins célèbres *Oak's stakes*. L'*hippodrome* de New-Market mérite une mention spéciale; nous l'emprunterons à un article du *Journal des haras*. « Le terrain de New-Market est admirablement approprié à sa destination actuelle; c'est un sol pour ainsi dire élastique, sur lequel, grâce au travail souterrain des insectes qui le rongent sans le détruire, le sabot du cheval rebondit, comme la balle sur la raquette du joueur. Le duc de Portsland et lord Lowther ont encore amélioré cet excellent terrain, en faisant brûler les mousses qui le couvraient en partie, en y parquant des moutons et en détruisant les restes des vieilles routes qui le traversaient, mais surtout en adaptant à toutes les variétés des races les diverses carrières que les chevaux

devaient parcourir. Parmi ces carrières, les unes montent, les autres descendent; quelques autres tournent; d'autres sont plaines et privées d'accidents. On choisit la carrière qui convient aux chevaux que l'on veut lancer, à leur poids, à leur âge, à leur qualité. Un cheval vigoureux a de l'avantage quand il gravit une colline; un cheval faible, mais qui galope bien, descend facilement et vite; le cheval refait et éreinté a besoin d'une surface plane; l'excellent cheval, le cheval parfait court également dans toutes les situations. »

Les meilleurs *hippodromes* anglais, après Epsom et New-Market, sont ceux d'Ascot, Goodwood, Croydon, Doncaster et Liverpool. En France, le premier *hippodrome* fut établi au Champ de Mars. Il eut des jours de gloire, mais l'emplacement était on ne peut plus mal choisi. Aussi, en 1857, fut-il définitivement abandonné. C'est à cette époque que fut crée le superbe *hippodrome* du bois de Boulogne, un des plus beaux que nous possedions. Ceux de Chantilly et de Vincennes rivalisent avec le précédent et attirent chaque année un immense concours de population. A ceux-ci il faut ajouter le charmant *hippodrome* de la Marche, qui a été en France le berceau des courses à obstacles ou steeple-chases. Notre pays en possede encore une centaine d'autres, disséminés sur tous les points du territoire. Parmi eux, il y en a peu d'absolument mauvais; un assez grand nombre sont médiocres, mais la grande majorité est établie dans de bonnes conditions. Nous citerons en particulier celui de Nantes, dont les dispositions sont de tout point dignes d'être imitées. La Belgique possede les *hippodromes* de Spa, Bruxelles, Gand, Bruges, Liége, Namur, Spa, et dans plusieurs autres villes. En Allemagne, les seuls qu'on puisse citer sont ceux de Bade et de Francfort-sur-Mein.

Hippodrome (L'), cirque construit en 1845, près de l'Arc de Triomphe, sur l'emplacement de l'ancien promenoir de Chaillot, et détruit par un incendie en 1869. Il était le rendez-vous de tous les équipages élégants, et pendant de longs siècles l'Europe ne connut d'autres *hippodromes* que les champs de bataille.

Les *hippodromes* modernes ont pris naissance en Angleterre; nous en avons déjà dit un mot en parlant des courses de chevaux; nous nous contenterons donc ici de développer la partie technique. Aujourd'hui la condition la plus indispensable pour un *hippodrome* ou champ de courses est qu'il soit gazonné. Le meilleur sable, le gravier le plus fin, la composition la mieux combinée ne valent jamais le gazon. Les prescriptions suivantes sont consignées dans le *Traité des courses au trot*. « La première chose à faire, quand on veut établir un *hippodrome*, est de choisir un terrain sec ou qui puisse facilement le devenir avec quelques travaux. Il n'est pas nécessaire que le terrain soit parfaitement horizontal; quelques légères buttes à monter et à descendre donnent un aucun inconvénient, pourvu cependant qu'elles ne se trouvent pas dans les tournants et que l'arrivée et le départ n'aient pas lieu dans une descente. Il faut avoir soin d'éviter les sols pierreux, surtout ceux qui se composent de gros galets qu'il est impossible d'extraire de la surface du sol; il faut éviter aussi ces terrains trop gras, qui nourrissent une herbe épaisse et succulente : s'il vient à pleuvoir, la piste, pour peu qu'elle soit un peu battue, se détrempe facilement et n'offre qu'un sol bouéux, où il devient impossible aux chevaux de courir. Autre inconvénient encore : rien n'est glissant comme cette herbe épaisse et grasse, et un quart des accidents qui sont le résultat des courses viennent d'écarts ou de faux pas occasionnés par des glissades. La convenable pour un *hippodrome* est un terrain maigre, légèrement sablonneux, recouvert d'un petit gazon fin et rabougri, assez épais pour donner de l'homogénéité à la surface de la terre et offrir un tapis moelleux au pied du cheval, et pas assez pour amortir sa réaction ou ne lui offrir qu'un appui incertain et glissant. De pareils terrains sont bien difficiles à trouver naturellement; la plupart du temps, il faut que l'art et le travail viennent au secours de la nature, et c'est surtout là qu'il faut apporter du soin et une attention raisonnée. » Il n'y a rien à ajouter à ces lignes. Les prescriptions qu'elles renferment sont aujourd'hui généralement adoptées.

Les accusés acquittés par le jury furent poursuivis néanmoins sous la prévention de poursuivis secrets, avec toute une série d'inculpés et, cette fois, bien et dûment condamnés par la police correctionnelle (6e chambre). On trouva même moyen de comprendre dans la poursuite un des avocats des accusés du complot, Me Hubbart, qui avait montré du zèle en défendant un de ses amis; il en eut pour ses trois ans, sans compter 10,000 francs d'amende. Le nom du président de la 6e chambre mérite, comme celui de M. Zangiacomi, d'être conservé; c'était M. d'Herbelot. Consultez : A. Fermé, *Conspirations sous le second Empire* (1869, in-18); Taxile Delord, *Histoire du second Empire* (1870, t. II, in-8°).

HIPPOGLOSSE s. m. (i-po-glo-se — du gr. *hippos*, cheval; *glôssa*, langue). Ichthyol. Nom scientifique du genre flétan.

HIPPOGRIFFE s. m. (i-po-gri-fe — du préf. *hippo*, et du gr. *gryps*, griffon). Animal fabuleux de l'invention de Boiardo, auteur de *Roland amoureux*, et dont l'Arioste a fait un fréquent usage dans le poème de *Roland furieux*. Moitié cheval, moitié griffon, et pourvu de vigoureuses ailes, l'hippogriffe est le coursier favori de l'épopée chevaleresque, la digne monture de ces heros fantasques qui hantaient de grands coups de lance sur la terre et dans les airs. Quelques auteurs le font remonter aux temps mythologiques, et, suivant eux, c'est porté par l'hippogriffe que Bellérophon aurait combattu la Chimère. Enfin, au début de son *Oberon*, Wieland ordonne à la fée Morgane de lui seller l'hippogriffe pour entreprendre une excursion dans le vieux pays romantique. Pour lui, cet animal fabuleux est le Pégase du moyen âge. Quoi qu'il en soit, l'hippogriffe est resté dans le langage littéraire, l'image d'un génie ailé, qui semble quelquefois emporter l'imagination dans les champs de l'espace.

« Tout littérateur sérieux travaille au moins dix heures par jour; et quand il sort pour prendre l'air, son imagination galope encore sur l'*hippogriffe*. Ces indociles esprits ont endossé la tunique dévorante du centaure, ils ne l'arracheront qu'avec leur chair; ils ne peuvent être que ce qu'ils sont : c'est leur malheur et c'est aussi leur gloire. »

EDM. TEXIER.

« M. Victor Hugo nous entraîne, non plus seulement sur le Rhin; nous quittons le fleuve au sortir de Francfort-sur-le-Mein, et, portés par la pensée du poète, nous parcourons les deux mondes. C'est un voyage sur le dos de l'*hippogriffe*; seulement nous n'avons point trouvé la fiole que cherchait Astolphe, l'esprit de son cousin Roland. »

EUG. BRIFFAULT.

« Quasimodo, suspendu sur l'abîme, lancé dans le balancement formidable de la cloche, saisissait le monstre d'airain aux oreilles et redoublait de tout le poids de son corps la furie de la volée. C'était un rêve, un tourbillon, une tempête; le vertige à cheval sur le bruit; un esprit cramponné à une croupe volante; un étrange centaure moitié homme, moitié cloche; une espèce d'Astolphe horrible, monté sur un prodigieux *hippogriffe* de bronze vivant. »

V. HUGO.

HIPPOLAÏS s. f. (i-po-la-iss). Ornith. Section du genre sylvie.

HIPPOLAUS (promontoire d'). V. BOSRYTHÈNE.

HIPPOLÈTE s. f. (i-po-lè-te). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, tribu des harpales, dont l'espèce type vit au Sénégal.

HIPPOLITHE s. f. (i-po-li-te — du préf. *hippo*, et du gr. *lithos*, pierre). Mamm. Bézoard qui se trouve dans le corps du cheval.

HIPPOLOGIE s. f. (i-po-lo-ji — du préf. *hippo*, et du gr. *logos*, discours). Etude, connaissance du cheval.

HIPPOLOGIQUE adj. (i-po-lo-ji-ke — rad. *hippologie*). Qui concerne l'hippologie : *Etudes* HIPPOLOGIQUES.

HIPPOLOGUE s. m. (i-po-lo-ghe — rad. *hippologie*). Celui qui s'occupe d'hippologie : *Pour quelques* HIPPOLOGUES, *la date de l'introduction des premiers chevaux arabes en Angleterre remonterait aux temps des croisades*. (O. de Lafond.)

HIPPOLYTE s. m. (i-po-li-te — du gr. *hippos*, cheval, *lué*, je délie). Crust. Genre de crustacés décapodes macroures, de la tribu des alphéens, voisin des palémons, et comprenant un très-grand nombre d'espèces répandues dans toutes les eaux douces ou salées.

HIPPOLYTE (SAINT-), village et comm. de France (Cantal), canton de Riom-ès-Montagne, arrond. et à 44 kilom. de Mauriac, sur la rive gauche de la Rue; 640 hab. Belle église romane. Au milieu des rochers, chapelle de Font-Sainte, but de nombreux pèlerinages. Belle cascade.

HIPPOLYTE (SAINT-), bourg de France (Doubs), ch.-l. de cant., arrond. et à 28 kilom. de Montbéliard, au confluent du Doubs et du Dessoubre, et au point de jonction de trois gorges pittoresques; pop. aggl., 865 hab. — pop. tot., 956 hab. Le bourg appartint longtemps à des seigneurs particuliers et eut fort à souffrir des guerres des XIVe, XVe et XVIe siècles. Les habitants exploitèrent pendant longtemps des sources d'eau salée que donne une montagne au sommet de laquelle on remarque un rocher de 80 mètres de hauteur, taillé à pic sur une longueur de 560 mètres. Au pied de ce rocher s'ouvre une grotte vers l'entrée de laquelle on voit encore les restes d'un ancien château fort. L'ouverture cintrée de la grotte atteint 50 mètres de hauteur. Patrie des peintres Jacques Cortois, surnommé *le Bourguignon*, et Guillaume Cortois, son frère.

HIPPOLYTE (SAINT-), en allemand *Sanct-Pult*, bourg et commune de France (Haut-Rhin), cant. de Ribeauvillé, arrond. et à 20 kilom. N. de Colmar; pop. aggl., 2,036 hab. — pop. tot., 2,291 hab. Mine de houille. Restes d'anciennes fortifications. Les marquises ont établi un collége dans l'ancien château de chasse des ducs de Lorraine.

HIPPOLYTE-DU-FORT (SAINT-), bourg de Frances (Gard), ch.-l. de cant., arrond. et à 28 kilom. E. du Vigan; pop. aggl., 3,839 hab. — pop. tot., 4,203 hab. Tribunal de commerce. Filatures de soie; fabriques de gants, de bas de soie, de bonneterie, de colle forte et de chapeaux; tanneries; nombreux moulins. Cette petite ville, située au pied de roches calcaires très-élevées, entre les rivières de Vidourle et de l'Argentesse, a pour origine un château bâti sur un rocher. « Plus tard, dit M. Emilien Frossard (*Tableau de Nimes et de ses environs*), les habitants trouvèrent meilleurs pour leurs seigneurs de bâtir dans la plaine, on construisit Saint-Hippolyte-la-Planquette, ainsi nommé parce qu'on y transversait la route de Nimes au moderne plan-che. Le nom de Saint-Hippolyte-du-Fort lui vient d'une citadelle bâtie à la même époque par celles de Montpellier et Nimes, et dans un but d'oppression. » Une partie des anciennes murailles de la ville subsiste encore. L'eau du Vidourle, dérivée au moyen d'un canal, y met en mouvement un grand nombre de moulins. Les protestants, qui y sont très-nombreux, y ont fondé un bel asile pour les sourds-muets et pour les aveugles. Les environs sont très-pittoresques. A 2 ou 3 kilomètres en remontant le Vidourle, cette rivière, qui s'est perdue dans les sables à 1 kilom. plus haut, rejaillit avec abondance d'un puits et de fosses creusés au pied du mur d'un jardin.

HIPPOLYTE, reine des Amazones, fille de Mars et d'Otrera. Elle avait reçu de son père un baudrier et un voile comme marque de sa dignité. Admète, roi de Thessalie, ayant désiré posséder ces objets, Hercule se rendit chez les Amazones, tua Mygdon et Amycus, frères d'Hippolyte, qui voulaient l'empêcher d'arriver jusqu'à elle, livra un combat aux Amazones, les extermina pour la plupart, tua leur reine et lui enleva son baudrier. Suivant une autre tradition, Hercule fit Hippolyte prisonnière et la donna à Thésée, qui la rendit mère d'Hippolyte, pour qui Phèdre devait éprouver plus tard une coupable passion. D'après Plutarque, elle succéda à sa sœur Antiope comme épouse de Thésée.

HIPPOLYTE, fils de Thésée, roi d'Athènes, et d'Antiope ou d'Hippolyte, reine des amazones. Il se consacra au culte de Diane. Phèdre, sa belle-mère, conçut pour lui une passion criminelle et osa lui en faire l'aveu. Repoussée avec horreur, elle l'accusa auprès de Thésée d'avoir voulu attenter à son honneur. Le roi invoqua contre son fils le courroux de Neptune; et Hippolyte, en se promenant au bord de la mer, près de Trezène, fut emporté à travers les rochers par ses chevaux, qu'avait épouvantés un monstre marin, et périt sans avoir pu les arrêter. L'une des versions de cette antique légende rapporte que le fils de Thésée fut rappelé à la vie par Esculape, à la prière de Neptune, et qu'il vécut longtemps encore en Italie sous le nom de Virbius (*Vir bis*). Les habitants de Trezène et ceux d'Athènes lui élevèrent des temples et lui rendirent les honneurs divins. D'après une tradition, il avait été transporté au ciel, où il formait la constellation du Cocher.

Le nom d'Hippolyte, quoique célèbre dans l'antiquité, n'a été véritablement populaire dans la littérature moderne que par l'admirable tragédie de *Phèdre*, de Racine. C'est là qu'il est devenu le type du jeune homme à la timidité presque sauvage, insensible aux attraits de l'amour si irrésistibles pour un cœur de vingt ans. Aussi, en se justifiant auprès de son père du crime odieux dont l'a accusé la confidente de Phèdre, dit-il avec un touchant orgueil :

Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage.
Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur, je crois surtout avoir fait éclater
La haine du forfait qu'on ose m'imputer.
C'est par là qu'Hippolyte est connu dans la Grèce :
J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse.
On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur :
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Les autres allusions qui se puisent dans son histoire sont tirées surtout du magnifique

récit de sa mort, fait à son père par Théramène :

« Au milieu de la chambre, Pyrame accroupi, la queue allongée sur le plancher, et le museau posé entre ses pattes de devant, couvrait son maître d'un regard aussi intelligent qu'affectueux, et *semblait se conformer à sa triste pensée*, comme autrefois les *coursiers d'Hippolyte*.

CH. DE BERNARD.

« Jaché sur son piédestal, à une hauteur prodigieuse, recueilli sous son chapeau ciré, le cocher d'omnibus dirige du fouet, pareil à l'*Hippolyte* classique, des *chevaux qui semblent se conformer à ses tristes pensées*. On dirait un de ces automates pour qui l'intelligence, la pensée, la vie, sont choses de luxe, parfaitement inconnues et parfaitement inutiles. »

VICT. FOURNEL.

« Le mariage ne datait pas d'un mois, le monde entier s'entretenait de leur flamme, et déjà la torche d'amour charbonnait affreusement. Je fis connaissance avec eux aux environs de Naples, dans un coin du paradis terrestre. Ils marchaient côte à côte, *l'air morne et la tête baissée*, ne rompant le silence que pour échanger des aigreurs toutes conjugales. »

LOUIS VEUILLOT.

« Il était minuit, *je suivais tout pensif le chemin*, non pas de *Mycène*, mais bien de mon logis. Arrivé près de la place de la Concorde, comme je passais sous une des colonnes rostrales que croisent en tous sens les rayons du gaz, je suis croisé par un monsieur que je regarde par hasard; je reconnais X***, votre confrère. »

J. LECOMTE.

« On énumère, dans les journaux flamands, les divers accidents auxquels a déjà échappé le roi de Prusse, et qui semblent une sorte de prédestination d'un genre.

« Nous y voyons qu'en 1857 les chevaux de sa voiture, sans aucune apparence de *monstre marin*, s'emportèrent à travers la forêt, et que le *char fut brisé en plus d'éclats que celui du malheureux Hippolyte dans le récit de Théramène.* »

J. LECOMTE.

« Les cachalots, dans les combats qu'ils se livrent entre eux, teignent en rouge les eaux de la mer, souvent à la distance de plusieurs lieues. Ainsi parle S. Gérardin. Après ce tableau éloquent, je ne vois plus que le kraken de la légende scandinave, et le léviathan de l'Ecriture sainte, qui soient de férocité et de taille à lutter contre les cachalots du *Dictionnaire des sciences naturelles*. Le *monstre d'Hippolyte* avait bien des *écailles jaunissantes et des cornes menaçantes; il empestait les airs et faisait peur aux flots*, mais personne n'a dit de lui qu'il eût pu teindre en rouge plusieurs lieues d'eau salée. »

TOUSSENEL.

Une particularité littéraire curieuse à noter, c'est que le fameux recit de Théramène semble emprunté de toutes pieces à Ovide.

Il n'y a pour ainsi dire pas un trait de ce tableau qui n'ait été reproduit par Racine, mais avec la supériorité du génie sur une versification brillante et facile. Un autre motif de curiosité, c'est la piteuse figure que fait dans tout ceci le malheureux traducteur du poète latin, obligé de lutter et contre Racine et contre Ovide, placé enfin, comme on le dit vulgairement, entre l'enclume et le marteau. Ecrasé par le terrible voisinage du poète français, le pauvre Desaintange, ne pouvant vivre de son propre fonds, a recours à l'expédient des emprunts, et met sans façon Racine à contribution. Cela fait un singulier mélange. Le lecteur qui ne connaîtrait pas les vers de Racine serait tout surpris de trouver çà et là une véritable perle dans un collier de strass. Qu'on en juge plutôt. Nous soulignons les passages empruntés à Racine :

Le Trézène où Pithée élevа mon enfance,
Puisse sous le fardeau gémir le marchais en silence;
Sous près de Corinthe et de ces bords si chers,
Je suivrais le chemin du rivage des mers.
Tout à coup, sur le dos de l'humide campagne,
Je flots amoncelés s'élève une montagne.
L'onde approche, se brise, et vomit à mes yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes,
Ses longs mugissements épouvantent les airs;
Et sa gueule béante, et ses naseaux ouverts
Blessent en longs jets une colonne humide.
Mes compagnons ont fui, je demeure intrépide;
Mais après mon exil ne peut m'épouvanter.
Mais je vois du chemin mes coursiers s'écarter;
Saisi que du péril leurs yeux les avertissent,
Leur oreille se dresse et leurs crins se hérissent;
Ils entendent le monstre, et, de terreur frappés,
Ils emportent mon char sur des rocs escarpés.
En efforts impuissants longtemps je me consume,
Roidi contre le mors qu'ils blanchissent d'écume.

En arrière penché, je renverse mon corps;
Et leur fougue eût cédé peut-être à mes efforts,
Si la roue, en roulant, contre un arbre heurtée,
N'eût été par le choc hors de l'essieu jetée.
Mon char saute et se brise, en éclats fracassé :
Dans les ronces alors je tombe embarrassé.
On eût vu mes chevaux, mes entrailles vivantes,
S'attacher, se suspendre aux ronces déchirantes;
Un est vu les nouveaux, qui me brisent le flanc,
Se teindre et se rougir des traces de mon sang.
Mon âme, lasse enfin d'un tourment qui l'effraye,
Abandonne mon corps, qui n'est plus qu'une plaie.
Que tout cela est loin de l'élégance facile du poète latin, et de la magnificence du poète français! Desaintange a eu grand tort de rappeler si maladroitement Racine; on s'en serait bien souvenu sans lui, et ces lambeaux brillants qu'il a cousus à son récit ne semblerait pas mis là exprès pour servir de repoussoir à la platitude de son style.

Hippolyte, tragédie d'Euripide, jouée en 428 avant Jésus-Christ. C'est la tragédie à laquelle Racine a emprunté le sujet de *Phèdre*, en y mêlant quelques-uns des ressorts de l'*Hippolyte* de Sénèque. La pièce grecque est infiniment plus simple que la pièce française, et elle offrait cette nouveauté, sur le théâtre d'Athènes, que l'amour y jouait le rôle principal; mais, pour rester dans les mœurs religieuses des Grecs, cet amour se doublait de fatalité.

Le drame s'ouvre par un prologue assez inutile où Vénus exhale le ressentiment qu'elle a conçu contre le fils de Thésée, trop fervent disciple de Diane, la déesse des forêts. Hippolyte, qui survient, au retour de la chasse, dépose une couronne sur la statue de Diane; un vieillard l'engage à honorer aussi Vénus; le jeune homme la repousse avec insolence. Le chœur, composé de femmes de Trézène, déplore la langueur qui a envahi Phèdre. La reine est apportée par ses esclaves, étendue sur un lit; sa nourrice lui arrache le secret qui la ronge : elle aime Hippolyte, le fils de son époux. La nourrice, désespérant de la calmer, s'éloigne comme pour préparer un philtre, en réalité pour dévoiler à Hippolyte cet amour coupable et l'amener à le partager. Phèdre, à la voix de sa nourrice qu'elle entend, derrière le théâtre, supplier son beau-fils, pousse des cris d'effroi; elle se voit déshonorée, et son désespoir augmente encore lorsque Hippolyte, sans même lui adresser la parole, déclare qu'il va quitter cette demeure souillée, pour n'y rentrer qu'avec son père. Phèdre laisse entendre qu'elle a sa vengeance toute prête.

A peine a-t-il quitté la scène, Phèdre se tue; Thésée, qui revient de consulter un oracle, voit son palais rempli de rumeur; il s'enquiert; un rideau qu'on soulève lui laisse voir la reine morte sur son lit de repos. Des tablettes qu'elle tient à la main accusent d'inceste Hippolyte, et Thésée, invoquant Neptune, demande le châtiment du coupable. Celui-ci essaye en vain de se justifier; son père irrité le chasse, et, après un assez court intervalle rempli par les chants du chœur, un esclave, qui était en train de panser des chevaux sur le bord de la mer, vient, tout effaré, raconter la mort tragique du malheureux. Hippolyte, blessé mortellement, reproche à Thésée son aveuglement; elle lui affirme l'innocence d'Hippolyte; on apporte sur la scène le jeune homme mourant, qui se reconcilie avec son père, en rejetant sa mort sur la haine de Vénus.

Cette courte analyse suffit pour faire apprécier les différences fondamentales qui séparent la tragédie grecque de la tragédie française. On trouvera d'autres détails à l'article de *Phèdre*. Les scoliastes appellent la pièce d'Euripide l'*Hippolyte porte-couronne*, pour le distinguer d'une autre tragédie du même poète, l'*Hippolyte voilé*, dont elle n'est que le remaniement. Euripide avait blessé les convenances théâtrales de son époque en osant mettre dans la bouche de Phèdre une déclaration à Hippolyte, et celui-ci se voilait la figure d'un pan de son manteau : il fit disparaître cette scène, et la pièce reçut alors son nouveau titre de la couronne qu'Hippolyte offre à Diane dans la première scène.

Hippolyte, tragédie de Sénèque (1er siècle de l'ère chrétienne). Imitée de celle d'Euripide, elle s'en écarte assez pour qu'on voie, dans ses principaux ressorts, comme un pressentiment de la scène moderne. Dans la pièce grecque, c'est Hippolyte qui est le personnage principal. On ne le perd pas de vue un seul instant, c'est sa chaste et invincible qui est le véritable sujet. Dans la pièce latine, Phèdre joue le principal rôle, et son amour coupable est au premier plan. L'innovation capitale du poète latin, c'est la déclaration de Phèdre à Hippolyte, si toutefois il ne l'avait pas empruntée à l'*Hippolyte voilé* d'Euripide (v. l'art. précédent). Racine a été borné à la copier dans Sénèque, et c'est à peine s'il a atteint la vigoureuse énergie de l'original; il lui a encore emprunté les éléments du fameux recit de Théramène. Malgre les défauts qui déparent cette tragédie, défauts qui lui sont communs avec les autres pièces du tragique latin, l'*Hippolyte* de Sénèque est remarquable par la nerveuse concision du dialogue, et la richesse, parfois ambitieuse, du style.

Avant Racine, cette pièce, qui fait exception dans le théâtre antique, avait attiré l'attention des imitateurs. Robert Garnier en tira une tragédie en cinq actes et en vers, représentée à Paris en 1593. Le vieux poète a mélangé, sans beaucoup d'art, Euripide et Sénèque, et ajouté, de son cru, une foule de choses, telles que l'ombre d'Egée qui revient du tombeau pour menacer Thésée, son fils, et lui prédire les plus affreux malheurs. Nous citerons la déclaration de Phèdre, traduite de Sénèque, pour qu'on la compare à celle de Racine.

. . . . . L'amour consume, enclos,
L'humeur de ma poitrine et désèche mes os.
Il rage en ma moelle, et le cruel m'enflamme
Le cœur et les poumons d'une cuisante flamme.

HIPPOLYTE.

C'est l'amour de Thésée qui vous tourmente ainsi?

PHÈDRE.

Hélas! voire, Hippolyte, hélas! c'est mon souci.
J'ai, misérable, j'ai la poitrine embrasée
De l'amour que je porte aux beautés de Thésée,
Telles qu'il les avait, lorsque bien jeune encor
Son menton cotonnait d'une frisure d'or.
Quand il vit, étranger, la maison dédalique
De l'homme mi-taureau, notre monstre crétique.
Hélas! que semblait-il? Ses cheveux crespelés,
Comme soie retorse en petits anelets,
Lui blondissaient la tête, et sa face étoilée
Etait entre le blanc de vermillon mêlée;
Sa taille belle et droite, avec ce teint divin,
Ressemblait égalée à celle d'Apollin,
A celle de Diane, et surtout à la vôtre.
Qui en rare beauté surpassez l'un et l'autre.
Si nous vous eussions vu quand votre géniteur
Vint à l'île de Crète, Ariane, ma sœur,
Vous eût plutôt que lui, par son fil salutaire,
Retiré des prisons du roi Minos, mon père.

Après Garnier, nous trouvons La Pinelière, qui donna au théâtre, en 1634, une imitation de l'*Hippolyte* de Sénèque; puis Gilbert, un contemporain de Corneille, qui renouvela la tentative en 1646. Sa tragédie est intitulée *Hippolyte* ou le *Garçon insensible*. On y trouve un hémistiche de Racine, le fameux : « C'est toi qui l'as nommé! » Racine, comme Molière, aimait à reprendre son bien.

Hippolyte et Aricie, tragédie-opéra, avec un prologue, paroles de l'abbé Pellegrin, musique de Rameau, représentée à l'Académie royale de musique le 1er octobre 1733. Le sujet de la pièce est le même que celui de la *Phèdre* de Racine. Rameau était déjà âgé de cinquante ans, et n'avait pu encore aborder la scène lyrique. Après avoir assisté à une représentation de *Jephté*, il se décida à s'adresser à l'abbé Pellegrin pour en obtenir un poème; mais l'abbé, qui vivait de ses ouvrages, lui déclara qu'il exigeait préalablement un billet de 500 livres comme garantie en cas d'insuccès. Le marché fut conclu, et l'abbé donna le manuscrit d'*Hippolyte et Aricie*. Quelque temps après, Rameau fit entendre des fragments de sa musique, probablement le premier acte, chez le fermier général La Popelinière, son protecteur. Au milieu de la répétition, Pellegrin se leve avec transport, court au compositeur, et lui dit : « Monsieur, quand on fait de la musique de cette beauté, on n'a pas besoin de caution, » et aussitôt il prend le billet et le déchire devant tout le monde. On a fait un joli tableau de cette scène. Sans être aussi remarquable que la partition de *Castor et Pollux*, celle d'*Hippolyte et Aricie* renferme de belles parties, des chœurs d'une harmonie originale et saisissante, des airs gracieux, entre autres le rondeau charmant que nous reproduisons ci-après. La musique n'est pas d'une couleur bien antique, non plus que les paroles. Le sujet de la tragédie servait de prétexte pour parcourir la carte de Tendre. L'abbé Pellegrin, qui *devait de l'autel et sonpait du théâtre*, n'y mettait pas tant de façons. Dans les opéras de Lulli et de Quinault, malgré leurs défauts, le caractère du sujet est mieux observé, le récitatif est plus noble, plus passionné, plus vrai. Riccoboni a parodié cet opéra au Théâtre-Italien en 1733, et Favart en a fait une autre parodie en 1742.

Hippolyte (LE MARTYRE DE SAINT), tableau de Heim; église Notre-Dame de Paris. On lit dans les *Actes des martyrs* que saint Hippolyte, ayant été dénoncé par la foule comme étant le chef des chrétiens, fut amené devant le préfet de Rome qui, en apprenant son nom, s'écria : « Eh bien! qu'il soit traité comme le fils de Thésée et traîné par des chevaux! » On amena aussitôt deux chevaux des plus farouches; on les rapprocha l'un de l'autre avec beaucoup de peine et l'on passa entre eux, au lieu de timon, une longue corde avec laquelle on lia les pieds du saint martyr; puis on les excita à coup de fouet, et, furieux, ils emportèrent le confesseur de la foi au milieu des ronces et des épines.

Telle est la scène représentée par Heim. Son saint Hippolyte, vieillard à barbe grise, présente un raccourci non corps, que des